Écrire l'histoire

Histoire, Littérature, Esthétique

20-21 | 2021

Les mots du genre

Lire le viol

Lise Wajeman

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/elh/2971>

DOI : 10.4000/elh.2971

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2021

Pagination : 194-198

ISBN : 978-2-271-13843-9

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Lise Wajeman, « Lire le viol », *Écrire l'histoire* [En ligne], 20-21 | 2021, mis en ligne le 01 septembre 2021, consulté le 05 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/elh/2971> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.2971>

Ce document a été généré automatiquement le 5 décembre 2022.

Tous droits réservés

Lire le viol

Lise Wajeman

RÉFÉRENCE

Hélène Merlin-Kajman, *La littérature à l'heure de #MeToo*, Paris, Éditions Ithaque, Théories Incognita, 2020, 160 p.

- 1 Le mouvement #MeToo n'a pas seulement bouleversé le monde du cinéma, de la musique ou la vie de nombreux·ses anonymes, il a aussi fini par atteindre la littérature. Le champ français des études littéraires, bien plus remuant qu'on ne le dit, n'avait cependant pas attendu l'émotion suscitée par le livre de Vanessa Springora, *Le Consentement* (Grasset, 2020), pour se pencher sur ces questions : en 2017, alors que le hashtag #MeToo commençait à peine à se répandre, une polémique a éclaté autour d'un viol présumé dans un poème d'André Chénier au programme de l'agrégation.
- 2 Dans *La Littérature à l'heure de #MeToo*, Hélène Merlin-Kajman, professeure de littérature française du XVII^e siècle, entreprend de réfléchir à la manière dont le mouvement de dénonciation des crimes et agressions sexuelles a pu affecter notre lecture, en se concentrant sur les deux textes qui ont fait date dans le débat français, le poème de Chénier et le récit de Vanessa Springora donc.
- 3 *La Littérature à l'heure de #MeToo* adopte le dispositif de l'enquête : la chercheuse, refusant tout point de vue surplombant, part de l'exposition d'un cas et propose au lecteur de l'accompagner dans sa collecte d'indices, la construction de sa réflexion ; ce faisant, elle donne place à la formulation d'objections, s'oriente dans le feuilletage des interprétations. Le dispositif, assez inédit et passionnant, revient à mettre en scène ce qu'est la lecture d'un texte littéraire : une réflexion toujours inquiète, qui jamais ne fige son objet. À cet égard, le parcours que dessine le livre est à l'image de la conception de la littérature qu'il défend : le récit ne doit pas être un piège (pour détourner le titre d'un livre de Louis Marin).
- 4 L'enquête porte donc sur deux objets polémiques. L'un a suscité un retentissant scandale : dans *Le Consentement*, Vanessa Springora relate la relation qu'elle a eue avec

l'écrivain pédophile Gabriel Matzneff, alors qu'elle avait 14 ans. L'autre est plus confidentiel parce qu'ancien – il date de 1780 – et quelque peu obscur : André Chénier a composé « L'Oaristys » à l'âge de 18 ans. Cette pastorale peu inspirante se présente sous la forme d'un dialogue entre deux bergers, Daphnis et Naïs ; sans ambiguïté, leur échange laisse entendre qu'un acte sexuel a lieu ; le poème se referme sur la promesse d'un mariage.

- 5 En 2017, une cinquantaine de candidats à l'agrégation ont adressé à son propos une lettre ouverte au jury du concours, demandant si l'acte indirectement évoqué pouvait être qualifié de viol, attendant une clarification sur « le vocabulaire à utiliser pour décrire ces textes¹ ». À la suite d'un billet en réponse publié par Hélène Merlin-Kajman sur le site du groupe de recherche Transitions² se sont engagés de virulents débats entre les membres de ce groupe d'une part, et d'autre part quelques-un·es des auteur·es de la lettre initiale – des doctorant·es qui ont initié le projet « Malaises dans la lecture³ ».
- 6 Les débats autour de ces deux textes invitent à réfléchir aux relations entre littérature et morale, et plus largement conduisent à s'intéresser à la « responsabilité et l'implication de la littérature dans ce qu'il est convenu d'appeler la réalité », autant de questions qui occupent Hélène Merlin-Kajman depuis longtemps, de *Public et littérature en France au XVII^e siècle* (Les Belles Lettres, 1994) à *Lire dans la gueule du loup. Essai sur une zone à défendre, la littérature* (Gallimard, 2016).
- 7 La question posée au poème de Chénier est d'abord celle du consentement : un acte sexuel a lieu alors que la bergère a opposé des refus au berger. Mais quelle est la nature de son « non » ? Il n'est pas toujours simple de statuer, montre Hélène Merlin-Kajman, qui passe notamment par une analyse opposant d'expressifs refus à un « doux nenni » enjôleur dans l'ébouriffante tragicomédie de Corneille, *Clitandre* (1632). Bien qu'Hélène Merlin-Kajman juge le poème de Chénier phallocentré, bien qu'il déploie un jeu érotique qui lui déplaît, elle estime cependant qu'il n'y a pas lieu de parler ici de viol. Elle redoute, par cette qualification, une « pétrification » du sens, mais elle craint aussi qu'un tel mot posé sur le poème revienne à rabattre la littérature sur le réel, négligeant ce qui fait la littérarité d'un texte, littérarité définie, dans une formule barthésienne, comme l'endroit d'un « flottement, qui ménage le jeu d'une épaisseur signifiante ».
- 8 Les chapitres consacrés au livre *Le Consentement* permettent de prolonger la réflexion en offrant un miroir inversé au premier cas. Cette fois, il ne s'agit plus de savoir ce qu'un « non » signifie, mais de s'interroger sur un « oui » : le livre de Vanessa Springora se donne pour tâche de montrer que même quand un enfant donne son « consentement » à un acte sexuel avec un adulte, cette personne vulnérable est victime d'un abus. Hélène Merlin-Kajman souligne qu'au fond, la perversion de l'adulte consiste à feindre de parler, en matière de sexualité et d'amour, la même langue que l'enfant, imposant une « confusion des langues », selon les termes du psychanalyste Sándor Ferenczi. Mais l'analyse du livre de Vanessa Springora engage aussi des considérations sur la « façon dont la littérature, au-delà du vrai et du faux, se noue à la réalité » : sa publication a entraîné l'ouverture d'une instruction judiciaire. Or loin de se contenter de dénoncer, *Le Consentement* ouvre selon Hélène Merlin-Kajman la « possibilité de réinvestir la littérature » : « Le récit est chargé de délivrer sa narratrice sur le terrain même, fabuleux, où elle avait été emprisonnée. » Contre une littérature que Matzneff concevait comme « manipulation du lecteur », le livre de Springora restaure, explique Merlin-Kajman, « la littérature dans sa fonction transitionnelle

saccagée » : une fonction transitionnelle des textes que la chercheuse a définie, dans Lire dans la gueule du loup, comme la possibilité pour la littérature d'être un lieu du partage, où composer avec les absences et apprivoiser les traumatismes.

- 9 Ce que dessine *La Littérature à l'heure de #MeToo*, c'est au fond une idée de la littérature qui se veut libérale (au sens étymologique), contre des conceptions caractérisées comme pauvres, enfermantes, réductrices ; se dégagent trois lieux qui cristallisent ces enjeux : le sens ; la référence ; la réception. Sur le sens, Hélène Merlin-Kajman plaide pour la polysémie là où elle taxe les auteures de la lettre ouverte d'imposer un sens unique : elle défend une lecture du poème qui la « laisse tout de même libre d'engager de la rêverie c'est-à-dire, de déplacer les significations ». La chercheuse revendique une conception de la littérature comme espace du libre jeu contre la littérature prédatrice, manipulatrice, que pratique Matzneff – cette démonstration est lumineuse – mais aussi pour s'opposer à des lectures du poème de Chénier qu'elle conçoit comme des assignations au réel, qui au fond confondent le mot et la chose, rabattent improprement le texte sur la réalité. Pour ces mêmes raisons, elle exprime ses réserves à l'égard de la pratique du « trigger warning » (mise en garde) qui, « en hyperbolisant la dimension référentielle du texte littéraire », empêche le lecteur de jouer avec le texte, d'en faire un espace partageable, « transitionnel », bref bloque la réception. « Il s'agit ici de plaider que la littérature n'agit pas à la lettre et que ce jeu de la lecture nous libère et nous lie », résume la quatrième de couverture.
- 10 L'isotopie qui traverse le livre est celle de la pétrification – au sens d'un texte figé de manière univoque – qui menacerait la défense d'une littérature placée du côté du flottement, de l'onirisme, de l'ouverture. On voit mal comment résister à un tel plaidoyer, mais c'est le partage lui-même qui est discutable : car les questions que soulève la lettre des agrégat·ives, loin de constituer des opérations de fermeture du texte, peuvent au contraire ouvrir et enrichir la réflexion ; inversement, refuser que l'on puisse parler de viol au sujet de ce poème a pu être une manière, chez certains commentateurs, de verrouiller la lecture. L'opposition qui se dessine ici, dans le champ de la littérature, est celle qui traverse aujourd'hui plus largement le champ social et culturel : elle recoupe pour partie des clivages générationnels, elle engage des enjeux politiques (un « nouveau » féminisme contre un « féminisme à la française » ; une approche qui porte les revendications minoritaires contre un « universalisme abstrait », pour dire les positions en présence bien trop vite), mais elle déploie aussi des implications herméneutiques qui méritent qu'on s'y arrête.
- 11 L'origine même de la dispute est à cet égard significative : des agrégat·ives somment le jury de répondre à la question de savoir s'il est possible ou non de parler de viol au sujet du poème de Chénier. Hélène Merlin-Kajman voit dans le procédé même une sorte de péché originel, caractéristique de la logique binaire qu'elle dénonce : ces étudiant·es estimerait·ent donc que l'on puisse « déléguer à une autorité le sens d'un texte littéraire », commente-t-elle. Mais c'est négliger le fait que la lettre s'adresse à un jury de concours, qui exerce de fait une autorité puisqu'il s'agit d'une instance évaluatrice. La demande d'éclaircissements se produit dans un contexte institutionnel précis, qui implique des rapports de pouvoir (le jury a le pouvoir de valoriser ou sanctionner la construction interprétative d'un candidat). Il est essentiel de le reconnaître pour pouvoir dire que la scène judiciaire instaurée à l'origine de la querelle disparaît avec le changement de contexte. Il n'y a plus lieu d'enjoindre qui que ce soit à statuer de manière « claire et définitive » sur le sens du texte, en revanche, et comme le souligne

cette même lettre, il importe plus largement de réfléchir au point aveugle qu'ont longtemps constitué les questions de violences sexuelles ou de racisme dans les études littéraires. Poursuivons, donc.

- 12 Toute la dispute se cristallise autour de l'usage du terme « viol » pour commenter la pastorale de Chénier. Hélène Merlin-Kajman s'y refuse, parce qu'elle estime que le terme arrête le sens, rigidifie le poème. Mais on peut être attentif au contraire à ce que l'on gagne à poser au texte la question du viol. Ainsi, se demander si l'acte sexuel qui a lieu dans la nouvelle *Une partie de campagne* (1881) de Guy de Maupassant peut être considéré comme un viol, c'est rendre justice au mélange de désir et de violence qui caractérise la scène. D'autre part, il faut s'interroger sur le problème spécifique que poserait le terme : pourquoi la qualification de viol serait-elle plus qu'une autre (celle de vol, par exemple) susceptible d'arrêter le sens ? Sans doute parce qu'il reste difficile, encore aujourd'hui, de mettre un mot sur le crime, pour certaines victimes et pour ceux qui ne veulent pas les entendre. L'implicite est peut-être aussi que le viol est un crime qui saisit la vie, la marque de manière irréversible ; pourtant, des féministes ont pu revendiquer au contraire que leur vie ne s'arrête pas avec le viol : c'est le cas de Virginie Despentes dans *King Kong Théorie* (Grasset, 2006). Autrement dit, et pour revenir au champ des études littéraires, parler de viol pour nommer ce qui se passe dans la fiction de Chénier n'arrête pas pour autant l'interprétation.
- 13 Le livre d'Hélène Merlin-Kajman invite plus largement à réfléchir aux rapports qu'entretient la littérature avec la réalité. Analysant la perversion à l'œuvre dans les livres de Matzneff, la chercheuse rappelle qu'on ne peut se contenter d'incriminer à son encontre la « pensée de Mai 68 » qui, souligne-t-elle justement, en reprenant un remarquable article de *lundimatin*⁴, figure « au premier plan des objets d'exécration de l'écrivain » : Matzneff, faut-il le rappeler, s'inscrit dans une tradition pédophile valorisée par une certaine extrême-droite⁵.
- 14 Elle rapporte cependant cette médiocre littérature au goût d'une époque et d'une génération (laquelle est, tient-elle à rappeler, aussi la sienne) pour la subversion et revient à ce sujet sur un texte de Philippe Sollers qui lui semble emblématique : le cofondateur de Tel Quel y dénonce la réalité comme une illusion ; or refuser le partage entre fiction et réalité, explique la chercheuse, autorise toutes les complaisances à l'égard de toutes les transgressions.
- 15 Pourtant le trouble réside moins dans les actes qu'a commis Matzneff – l'homme n'est qu'une variante mondaine d'une pédophilie terrifiante mais terriblement ordinaire – que dans le fait que ces actes aient pu rester si longtemps impunis alors qu'ils sont racontés dans ses livres. La question n'est pas tant de savoir comment Matzneff a pu accomplir ces actes criminels (même si Hélène Merlin-Kajman montre de manière très intéressante qu'il y est aussi parvenu par le biais de ses livres) que celle de savoir pourquoi les récits de ces actes, au nom de la littérature, n'ont jamais été référés à la réalité. Le structuralisme joue sans doute un rôle fondamental ici : en étudiant le texte comme un pur objet de langage, il a liquidé la question de la référence. La tranquillité dont a trop longtemps joui Matzneff peut se lire à cette aune : si les textes doivent être lus comme des objets coupés de la vie, alors on peut tout écrire impunément – puisque c'est de la littérature.
- 16 Or par ses recherches, Hélène Merlin-Kajman a contribué à sortir de cet héritage structuraliste, puisqu'elle s'est intéressée à la question des publics, à la transmission des textes, aux lectures naïves. Elle a donc beaucoup travaillé au rebranchement de la

littérature sur la réalité du côté de l'effet, de la réception ; elle récuse en revanche la pertinence d'un branchement du texte au réel à l'autre pôle, du côté de la référence : elle considère que les auteur·es de « Voir le Viol⁶ » prétendent « lire “littéralement” le poème » de Chénier, c'est-à-dire en « révéler la réalité toute pure ». Évidemment, référer la littérature à la réalité sur le mode d'une traduction simplifiée ne peut qu'alimenter de piètres lectures. Mais convoquer une référence réelle ne revient pas nécessairement à appauvrir le texte. C'est la littérature elle-même qui, aujourd'hui, revendique un rapport à la réalité, non pas sous le mode de sa représentation vériste, de l'illusion réaliste, mais dans un souci de description de terrain, ou dans le but d'élaborer des savoirs susceptibles de dialoguer avec les sciences sociales. Ce chantier-là commence à être abordé dans les études qui portent sur la littérature d'enquête, la littérature documentaire, comme les travaux de Florent Coste, Laurent Demanze, Marie-Jeanne Zenetti – mais il est devant nous. Réfléchir à la littérature à l'heure de #MeToo engage donc à poursuivre la réflexion sous son aspect politique, mais aussi herméneutique.

NOTES

1. « Lettre d'agrégatif·ves de lettres modernes et classiques aux jurys des concours de recrutement du secondaire », 3 novembre 2017, <<https://lessalopettes.wordpress.com/2017/11/03/2540/>>.
2. Hélène MERLIN-KAJMAN, « Saynète n° 73 », 23 décembre 2017, <<http://mouvement-transitions.fr/index.php/exergues/saynetes/sommaire-des-saynetes-deja-publiees/1502-saynete-n-73-a-chenierh-merlin-kajman>>.
3. « Malaise dans la lecture », <<https://malaises.hypotheses.org/>>. Voir aussi dans ce numéro l'analyse de Florence Lotterie et Maxime Triquenaux, « Ce viol qu'on ne saurait dire ? Autour de la soi-disant “affaire Chénier” » (2017-2020), *supra*, p. 55-65.
4. « Lire Matzneff », *Lundimatin*, n° 238, 13 avril 2020, <<https://lundi.am/Lire-Matzneff>>.
5. Voir Pierre VERDRAGER, *L'Enfant interdit. Comment la pédophilie est devenue scandaleuse*, Armand Colin, 2013.
6. « Voir le viol. Retour sur un poème de Chénier », 10 avril 2018, « Malaise dans la lecture », *op. cit.*, <<https://malaises.hypotheses.org/242>>.

AUTEURS

LISE WAJEMAN

Lise Wajeman est maîtresse de conférences HDR en littérature comparée à l'université d'Aix-Marseille. Elle travaille sur les rapports entre art et littérature au XVI^e siècle et a notamment publié *L'Amour de l'art. Érotique de l'artiste et du spectateur au XVI^e siècle* (Droz, 2015). Elle s'intéresse également à la théorie et à la littérature contemporaine, dont elle suit l'actualité pour le journal Mediapart.